

Isabelle Galichon

La littérature comme « élargissement des formes de vie »

LITERATURE AS AN “ENLARGEMENT OF FORMS OF LIFE”

Abstract: It is now the animal but still the stone that inhabit the world, from which it is to think afresh a “wider parliament” (Macé), a “parliament of things” (Latour). On the basis of the notion of form, and more specifically of “forms of life” (Wittgenstein, Adorno), we propose to tackle the question of planetarity in and with Marielle Macé, Jean-Marie Gleize and Jean-Christophe Bailly’s texts. If they can’t respond to any generic definition – between the essay and poetry – they reinvest the question of politics, crossing ecology and ethics: in the wake of Rancière *Policy of Literature*, it is, as Jean-Christophe Bailly and Marielle Macé have committed us to do, to seize literature as a “radical enlargement of forms of life” (Macé).

Keywords: Forms of Life; Ecology; Ethics; Policy of Literature; Poetry; Marielle Macé; Jean-Marie Gleize; Jean-Christophe Bailly.

ISABELLE GALICHON

Université Bordeaux-Montaigne, Bordeaux, France
isabelle.galichon@orange.fr

DOI: 10.24193/cechinoux.2020.38.14

Dans un récent numéro de la revue *Critique*, Marielle Macé ouvrait le dossier consacré au thème « Vivre dans un monde abîmé », sur le constat suivant : « C’est un monde abîmé qu’il nous revient manifestement d’habiter. Un monde abîmé de toutes sortes de façons mais par des pratiques précises : celle du capitalisme avancé et de ce qu’il fait aux vivants, au climat, aux choses de “la nature”, au sentiment même du commun. [...] Dans ces ruines prolifèrent de nouveaux mondes, incertains, bricolés, insolents »¹. Si la notion de planéтарité n’est pas explicitement convoquée, l’enjeu est bien de considérer notre planète *autrement*, de définir une autre conception du monde : si Marielle Macé invite, entre autres, le philosophe Gilles Clément à s’entretenir du soin qu’il porte « au jardin planétaire »², la notion de planéтарité ne paraît pas, ne dit pas son nom mais c’est d’elle dont il s’agit. Depuis son livre *Sidérer, considérer. Migrants en France 2017*, puis avec *Nos Cabanes* (2019), elle tisse une réflexion sur ce que signifie aujourd’hui habiter le monde, en ménageant une langue littéraire qui croise l’essai et la poésie. Elle rejoint différentes initiatives qui œuvrent dans ce sens depuis le début des années 2010, que ce soit celle de Jean-Marie

Gleize qui accompagne des expériences de ZAD (Zone A Défendre) dans *Tarnac, un acte préparatoire* (2011), ou dans *Le livre des cabanes* (2015), ou celle de Jean-Christophe Bailly qui, par l'agitation du langage cherche à sortir de l'humanisme pour parler par exemple, à « hauteur de fourmis ». De quoi s'agit-il dans ces expériences littéraires ? Tout simplement de renverser la sentence d'Auguste Comte selon qui « Nous devons comprendre le monde, non pour le monde mais pour l'homme ».

C'est désormais l'animal mais encore la pierre qui habitent le monde, à l'aune desquels il s'agit de repenser un « parlement des choses »³ pour Bruno Latour, un « parlement élargi »⁴ complète Macé. Pour tisser ce lien nouveau, c'est la littérature qui est convoquée comme force d'élargissement, pour inventer des formes de vie et des modes d'action : jardiner avec Gilles Clément, se dé-placer et non plus voyager, puisque la question des places est première – occuper les places certes, mais ne pas s'accrocher à sa place –, migrer et non plus flâner avec Baudelaire, mais encore ?

Habiter ce monde abîmé implique donc de le comprendre mais aussi de l'habiter *en actes*, à la fois :

– y demeurer – la collapsologie nous laisse à penser que cette question se formule en termes et en modes de survie ;

– l'habiter, « habiter le trouble »⁵ selon Donna Haraway, mais aussi comme nous y invite Marielle Macé, « inventer des façons de vivre »⁶ ;

– enfin s'y mouvoir autrement. Mais quelle sorte de mouvements, de déplacements sont à dessiner dans ce monde abîmé ? « Il n'y a jamais de retour dans les pays dévastés [...], on ne revient pas, on arrive ailleurs, on change de scène, on

invente, on reconfigure »⁷ nous dit Macé. Mais que veut donc dire se mouvoir dans un monde abîmé ? Si l'on comprend avec Bruno Latour que cela commence par « Atterrir, c'est-à-dire se ré-attacher à un sol qu'il nous faut apprendre à traiter autrement »⁸, quel est l'acte qui suit, qui vient juste après ?

À la veille de la Révolution française, alors que la forme ballet-opéra vivait ses dernières heures, Voltaire analysait les œuvres de Rameau comme « un spectacle aussi bizarre que magnifique [...] où il faut chanter des ariettes dans la destruction d'une ville, et danser autour d'un tombeau »⁹. Il semble que l'on pourrait voir ici la voie que trace une certaine littérature contemporaine face à la question de la planéarité, chanter dans la destruction et danser au-dessus d'un tombeau, une certaine littérature qui préfère se nommer poésie ou essai en tâchant d'embrasser large ce qu'elle tente de saisir. C'est le chemin que je vous propose d'emprunter.

1. Chanter dans la destruction – un monde abîmé

Entendons bien, un monde abîmé n'est pas simplement dégradé, décati, endommagé, c'est un monde versé dans les abîmes ; on retrouve ici un peu la différence d'intensité que l'on entend entre le sens du mot ennui aujourd'hui et au XVI^e siècle : il ne signifie pas, de façon atténuée le manque d'action, le désœuvrement, mais le sens fort du mot trouble, le tourment qui appelle à l'action pour la survie. Un monde abîmé est un monde en sursis. C'est un monde troublé et tourmenté, un monde sidérant au sens où l'analyse Marielle Macé, en reprenant les mots de Luc Boltanski,

il suscite une « souffrance qui nous laisse à distance »¹⁰ : « quelque chose en elle enclot ceux qui arrivent là où déjà ils sont confinés, et nous courons le risque de rester nous-mêmes au bord, au bord de notre propre présent »¹¹. L'abîme qui guette face à un monde abîmé, n'est donc pas seulement de s'y laisser aller, c'est aussi de rester au bord. La méditation de Marielle Macé dans *Sidérer, considérer*, chemine et passe le cap de la sidération vers la considération : telle une *ecclesia* grecque, son texte donne voix aux mots depuis leur étymologie, aux penseurs qui la précèdent et ils *font assemblée*. Une parole circule qu'elle ne retient pas, une parole qui tisse une voie de mots sinuant et dessinant un passage possible. Les mots semblent tomber verticalement, dans un poème qui renoue avec le *carmen*, une poésie incantatoire, méditative qui a fait les *Charmes* de Paul Valéry. Elle voit dans ce monde abîmé, dans cette frange, « la preuve » : « La preuve de quoi ? interroge-t-elle – La preuve qu'une autre vie est possible. Ce qui intéresse ici, et bouleverse, c'est l'évidence qu'on pourrait vivre autrement, et notamment accueillir autrement ces vies, pleurables dans l'exacte mesure où elles sont avant tout considérées comme vécues »¹². Ce poème de la considération postule la vie comme expérience première.

Adorno pendant la Seconde Guerre mondiale entreprenait une pratique d'écriture de soi qu'il qualifiait d'ascèse et qui avait pour but « d'enquêter sur la forme aliénée que la vie a prise »¹³. Cette démarche, Miguel Abensour la caractérise dans la postface aux *Minima moralia* comme « Le choix du petit »¹⁴. Il explique qu'Adorno face à la « négation de l'individu [...] [qui] passe par un déni du corps, de la corporéité dans sa vulnérabilité » fait « le choix du

petit » comme mode de résistance : il s'agit non seulement de s'intéresser au petit fait mais encore de « se tenir auprès du petit »¹⁵. La considération à laquelle nous invite Macé, revient à « se tenir auprès du petit », du vulnérable, de celui qui est seul, exposé à ses blessures selon l'étymologie du mot, et ce choix s'explique non pas parce qu'il est vulnérable mais parce qu'il est vivant : il s'agit de « prendre soin de ce qui mérite que l'on y tienne »¹⁶, suggère Macé.

Mais qui est ce vivant « qui mérite que l'on y tienne » ? La pensée décoloniale pourrait s'indigner : le « choix du petit », résurgence des thèses coloniales ? Il faudrait plutôt le chercher dans ce que l'on ne voit ordinairement pas, ce qui échappe au regard dans le champ du soin, ce sur quoi le regard glisse et au bord duquel on se tient. Jean-Christophe Bailly ajoute ainsi aux migrants que prenait en compte Marielle Macé dans son ouvrage de 2017, les bêtes et les choses : « L'auto-exaltation humaine en passe par deux voies simultanées. L'une repousse les bêtes hors de la suprématie humaine, l'autre accorde aux objets d'y figurer comme des trophées. [...] Faire durer l'instrumentalisation, faire croire qu'elle dure et qu'elle est même à l'origine des choses, telle est la gangue que l'humanisme pose sentimentalement sur les choses : tout se passe pour lui comme si tout ce qui existe n'accédait au sens que par l'intermédiaire de l'homme [...]. Les choses n'accèdent pas à l'humain, c'est l'homme qui accède aux choses »¹⁷. Ce renversement de perspective que propose Bailly implique donc de modifier la place et l'action de l'homme dans ce monde abîmé et ceci afin d'élargir la communauté des vivants. La voie que préconise Bailly, en vue de cette considération portée au petit, passe par le

retour à une réceptivité : l'homme n'est plus cet entrepreneur mais devient réceptif, et la réceptivité serait « un usage du monde, un usage qui ne serait ni une pose ni un retrait, ni même lié à une empathie spéciale »¹⁸. La réceptivité comme usage du monde – où l'on retrouve le beau titre de Nicolas Bouvier. Aussi la considération à laquelle nous engage Marielle Macé passe-t-elle par une forme d'attention où on laisse les choses venir à soi, une réceptivité, nous dit Jean-Claude Bailly, qui relèverait d'un usage du monde et d'une « condition de la poésie »¹⁹ selon Olga Sedakova.

2. Le poème comme élargissement des formes de vie

Dans son *Éloge de la poésie*, la poétesse Olga Sedakova précise : « La condition de la poésie n'est ni l'indulgence ni la richesse d'imagination, mais la réceptivité »²⁰. Le poète serait donc celui qui accueillerait le monde, celui qui en prendrait soin, qui se tiendrait au côté du petit. Bailly s'en faisant l'écho, prend la précaution de distinguer la poésie qui serait davantage un état du poème qui renverrait à une action. Ainsi, dans un monde abîmé, le poème serait une autre présence au monde qui favoriserait la prise en compte d'une communauté plus large. Il explicite :

Le poème, s'il est envisagé dans sa plénitude, excède la seule question de son genre, il s'élargit, il se propage au-delà de lui-même et retrouve sa mémoire. L'idée c'est la sortie active de l'évanescence, et avec elle la mesure de ce qu'est l'action du poème : l'élargissement ici envisagé n'a pas le sens d'un dépassement de l'action *restreinte*

à laquelle Mallarmé borna l'ambition par ailleurs illimitée du poème, il a celui de comprendre envers quoi et dans quel monde une telle action peut s'exercer. C'est donc aussi de politique qu'il s'agit : le poème ne règle pas les formes de vie, mais il en est une lui-même²¹.

Le poème fuit, le poème s'épand, se répand, par porosité. Ou plus exactement, comme la réceptivité précède notre rapport au monde, le poème précède l'écriture qui n'en est qu'une manifestation : la langue alors se mêle, se love dans ce lieu, elle accueille les reliefs, se loge dans les anfractuosités. Le poète laisse passer le monde à travers lui : il n'en est pas le traducteur, mais le récepteur. À nous lecteur de tendre l'oreille pour entendre. C'est dans cette acception du poème que s'inscrit le travail de Marielle Macé : il tient ensemble le littéraire et le politique et c'est le poème en tant qu'accès singulier au monde, qui donne à cette politique de la littérature une dimension planétaire.

Au milieu de la zone à défendre de Notre-Dame-des-Landes, un lieu-dit porte ce nom, et continue de le porter malgré les destructions et les délogements : la Noue ; et plusieurs autres, un peu plus loin (mais c'est le même mot) : la Grande Nohe, la Petite Noë, la Noë Verte...

La noue, la noë : ce mot m'est familier. Dans la région d'où je viens il désigne un état de l'eau et des façons de faire avec les eaux, par là si abondantes. La région d'où je viens, c'est celle-ci justement, ce bocage en bout de Loire, vers Nantes, basse mer, marais, lisières,

landes désormais en lutte. J'avais une Grand-Mère-des-Noues, et mon grand-père et ses camarades se sont réfugiés à la Mare Noire, dans le hameau des Noues, pour échapper au STO [...].

Une noue est un fossé herbeux en pente douce, aménagé ou naturel (l'ancien bras mort d'une rivière par exemple, qui recueille les eaux, permet d'en maîtriser le ruissellement ou l'évaporation, de reconstituer les nappes souterraines et de ménager les terres. C'est un abri végétal qui limite la pollution, et s'est mis à protéger des inondations les villages qui y sont continûment exposés depuis les campagnes de remembrement, c'est-à-dire d'industrialisation de l'agriculture et de dévastation écologique.²²

La langue de Marielle Macé court le paysage, visite la tribu pour donner un sens plus pur aux mots, comme nous y engageait Mallarmé, elle dévie vers ce livre des mille et une nuits qu'est le dictionnaire pour restituer le sens précis que les mots endossent. Le poème reçoit, le poème donne, et ainsi il élargit : il ne se contente pas de déciller le regard, il emporte vers un autre usage du monde car il en donne une autre lecture à hauteur d'eau, à hauteur d'oiseau ou d'arbre. Macé ne fait aucune concession au romantisme, l'émotion est mesurée à l'échelle du mot, le poème est descriptif dans son esprit et poétique dans sa forme, véritable enquête naturaliste et cosmopolite. Car il est l'ouvert et « L'ouvert, – nous dit Bailly – il faut intégralement le comprendre comme le nom générique de ce qui ne se ferme pas sur soi, de ce qui se déprend de la pulsion d'enclure,

qui est encore, malgré tant d'efforts faits pour la réduire, absolument dominante »²³. Le poème comme élargissement des formes de vie ouvre ainsi sur la planéarité, il est ce pont « vite franchi qui va de cette condition de l'ouverture à la dimension politique qu'elle indique »²⁴, il est cet envoi qui appelle vers un ailleurs, un dépaysement qui charrie un autre sens possible, un déplacement, un effet de surprise. Il est cet envoi qui s'inscrit dans cet entre-deux qui est le lieu du politique pour Arendt, il épouse cette tension qui donne à la langue quand elle reçoit et traverse le monde, l'air d'un chant : « Le poème, rappelle Bailly, se lit comme un texte, mais cette lecture contient le souvenir de la vocalité du poème [...]. La diction qui nomme ce souvenir anime en l'articulant le rêve de langue inarticulée qui est dans le poème. Ce rêve est une tension. C'est par cette tension que le poème est relié au chant. Le poème vient du chant et se souvient d'avoir été chanté »²⁵. Ce que Agamben nommait « musaïque », ce souvenir de la mélodie dans le poème, c'est ce que l'on entend dans la méditation de Marielle Macé, dans son *carmen*, ce mouvement expressif fait de son texte, un geste politique où sont convoqués l'histoire et l'actualité d'un monde abîmé. Tel un chant dans la destruction.

3. Danser au-dessus d'un tombeau

Cette « réinjection du politique dans le poétique »²⁶ fait du poème, du chant, une action, comme l'annonçait Bailly, mais aussi un « acte préparatoire »²⁷ pour Jean-Marie Gleize.

Des actes donc ! De la pensée et de la musique en acte, de « langage »²⁸ en un mot, mais quelle sorte d'actes naissent

du poème ? Quels types de mouvements, de déplacements sont à dessiner avec le poème dans ce monde abîmé ?

Marielle Macé invite à « Faire [...], mais faire à plusieurs »²⁹ et une longue litanie de verbes s'égrènent en cascade : « bâtir, ramasser, cultiver, cuisiner, repriser, fabriquer, jardiner, changer de rythme, assembler, tresser, tracer, dessiner, relever, élever, creuser, prendre l'air, parler, citer... Bâtir plus vite et partout. Raconter des histoires, inventer des histoires, faire des histoires aussi : poser problème, rendre plus difficiles les gestes saccageurs »³⁰. On se souvient du *Parti pris des choses* de Ponge, mais il semble que l'époque ait changé comme si maintenant le temps nous était compté ; le rythme est plus vif encore : il faut faire vite et fort ! Le temps presse.

4. Construire des cabanes

Il faut construire des cabanes, invoque Jean-Marie Gleize. À côté du campement des réfugiés, le poème propose la construction de cabanes, comme si le poème se glissait dans une vulnérabilité du monde pour en tirer un acte, un geste politique. *Le livre des cabanes* est le titre du recueil de poèmes que Gleize échafaude au contact des ZAD lorsqu'il traverse Tarnac, Notre-Dame-des-Landes. L'idée du poème comme chant est au cœur du livre puisque Gleize le place sous l'égide de l'anagramme du mot Tarnac : Cantar³¹, chanter en espagnol. Tel un canon à deux voix, le poème scande « oui nous habitons sur vos ruines »³², puis « détruisez vos cabanes, déplacez-vous »³³ : à la manière des slogans, deux invectives se répondent. Construire des cabanes, des abris à peine construits, à peine sûrs, des

baraques fragiles, des « constructions de peu »³⁴ faites pour résister à l'air du temps mais plus encore aux conditions de ce monde abîmé. Marielle Macé s'en empare à son tour : « Faire des cabanes : imaginer des forces de vivre dans un monde abîmé. Trouver où atterrir, sur quel sol rééprouvé, sur quelle terre repensée, prise en pitié et en piété. Mais aussi sur quels espaces en lutte, discrets ou voyant, sur quels territoires défendus dans la mesure même où ils sont réhabités, cultivés, imaginés, ménagés plutôt qu'aménagés »³⁵. Et plus loin : « Faire des cabanes sans forcément tenir à sa cabane – tenir à sa fragilité ou la rêver en dur, installée, éternisable – mais pour élargir les formes de vie à considérer, retenter avec elles des liens, des côtoiements, des médiations, des nouages »³⁶. Ce sont là des verbes, des verbes et des actes qui tissent ensemble idées et mots, redonnant au poème la vigueur de son commencement, celle du *poiein* grec, du faire.

Mais la cabane est aussi une hétérotopie modèle, une modélisation de l'hétérotopie comme espace autre dans un lieu déjà défini matériellement et socialement. La cabane propose ainsi un espace à construire et qui *reste* à construire. Ce n'est pas un habitat au sens simple du mot car la frontière qu'elle propose avec le dehors reste si mince, si fragile, qu'elle demeure toujours exposée. Cette situation d'un dedans dans un dehors relève du pli et met en évidence son caractère vulnérable. Et c'est là sa caractéristique principale : la vulnérabilité. La cabane est l'expérience de l'hétérotopie qui confronte à la vulnérabilité de l'existence. De même, construire des cabanes annonce l'encampement, le « prendre place » comme geste politique.

Plus qu'un habitat c'est donc un lieu qui questionne le vivre-ensemble. Plus qu'un lieu où résider, c'est un lieu à expérimenter de façon temporaire. Le geste politique qui s'exprime dans la cabane procède d'une vision singulière du vivre-ensemble qui prend en compte la vulnérabilité de l'existence et la nécessité de rester dans un état transitoire : « un penché vers l'avenir » ; elle rompt avec le principe d'enfermement des corps du pouvoir disciplinaire, et d'enfermement des sociétés du pouvoir sécuritaire.

5. Face aux « années d'hiver » (Félix Guattari), la jeunesse du soleil (Héraclite)

Ainsi, lorsque Jean-Marie Gleize enjoint de construire des cabanes, l'écho du poème répond : « détruisez vos cabanes, déplacez-vous », construire et déconstruire, faire et recommencer, remettre l'ouvrage sur le métier, travailler son jardin sans cesse. Dans un récent ouvrage, le philosophe Mathieu Potte-Bonneville s'intéresse à cette question du recommencement ; il parcourt les différentes pistes philosophiques dont est porteur ce verbe des grands soirs, afin d'en tirer des hypothèses politiques. La singularité de ce verbe révèle une tension entre ce qui a été et ce qui vient :

la difficulté tient à ce que, dans le même temps, le recommencement ne saurait se dispenser de répéter, à deux égards au moins : on ne recommence pas sans espérer que quelque chose se conserve de la première à la deuxième tentative ; et on ne peut éviter non plus, contradictoirement, d'espérer

que quelque chose d'une première fois affleure dans la seconde, les deux espoirs se conjoignant dans l'étrange figure d'une fraîcheur instruite, ou d'une nouvelle lune de miel³⁷.

Souvenons-nous de Deleuze et Guattari relatant l'enfant qui trouve son courage dans ce chant répétitif qu'est la ritournelle³⁸, il y a effectivement quelque chose d'enfantin dans le recommencement qui nous renvoie à l'apprentissage et au fort-da freudien. Recommencer serait en quelque sorte accepter de retrouver les actes de l'enfance. Ainsi, dans ces « années d'hiver »³⁹, il s'agirait de retrouver la verdeur du proverbe héraclitéen, « le soleil est jeune chaque jour » : déconstruire pour reconstruire des cabanes. « L'enjeu serait – précise Potte-Bonneville – de retrouver la puissance de l'oubli et de la destitution »⁴⁰ : oubli et destitution où recommencer implique, comme l'annonçait Gleize, de déplacer, de quitter, de changer de place, de céder sa place afin de se souvenir que rien n'est pérenne, rien n'est immuable.

6. Élargissement du poème

Se déplacer donc, mais se dépayser dans un esprit d'*estrangement* : s'exposer volontairement au déplacement par curiosité mais sachant qu'il relève d'un mouvement intranquille, et Bailly analyse cette notion polysémique du dépaysement, dans un ouvrage du même nom *Dépaysement*, en allant à la rencontre des lieux pour les expérimenter, mais en laissant les lieux venir à lui dans « cet écart entre leur présence et leur sens »⁴¹. Se déplacer c'est donc quitter, quitter sa femme, son

enfant, sa famille, son ami, son amante et trouver l'inconnu. C'est faire de la cabane un lieu-habitat nomade mais plus encore c'est se saisir de la cabane comme modèle de déplacement : « jardiner les possibles », précise Macé. « Prendre soin de ce qui se murmure, de ce qui se tente, de ce qui pourrait venir et qui vient déjà : l'écouter venir, le laisser pousser, le soutenir »⁴². Il s'agit de penser le déplacement dans un monde abimé comme un mouvement fragile et résistant, comme un recommencement, comme un « penché vers l'avenir ». Un « penché vers l'avenir », c'est ainsi que Jean-Marie Gleize définit le poème comme acte préparatoire, un mouvement instable et potentiel, « quelque chose qui n'est pas encore là mais qui risquerait de... » : « On veut croire que les livres sont des “actes préparatoires”, pensés et préparés au présent [...] travailler ce qu'on pourrait appeler un présent antérieur (mémoriel) avec, simultanément un présent “à venir” [...] un présent actif, voire activiste, de l'écriture »⁴³. Il est caractérisé par son instabilité puisqu'il est une situation à la limite de l'équilibre, « un penché vers », et le verbe « risquer » souligne la fragilité et l'incertitude de la situation. Il annonce un devenir possible, une propension à, une impulsion vers : il semble résolument tourné vers l'avenir.

Ainsi, du poème comme élargissement des formes de vie, naît un geste, celui des cabanes et un mouvement, celui d'un déplacement, un penché vers, et dès lors qu'il devient mouvement, il passe du chant à la danse, le poème s'étire vers la danse telle ses listes en forme de ronde que déplie Gleize, mais plus encore il saute de la langue au corps, *ut saltatio*

poesis dirait Alain Montandon. Le poème échappe à la langue, « Évadé de la bouche portée muette en haut du corps, le langage s'en va – commente Bailly – c'est comme s'il s'en allait perler le long de l'enveloppe humaine, cherchant ce qu'il a perdu et trouvant autre chose en chemin – une écriture spatiale [...] Et c'est comme si soudain l'espace était exploré et respecté, comme si au lieu d'y vivre par inadvertance, l'espèce humaine s'y aventurerait à pas comptés. [...] Ainsi, une écriture dansée ne serait pas une écriture virevoltante, mais un phrasé explorant le sens en comptant ses pas »⁴⁴. Nos façons de nous mouvoir traversées par le poème deviennent alors à la fois précaires et riches de devenirs, en résistance. Dans un monde abimé, le poème comme danse devient cette façon de se mouvoir à pas comptés, dans un « penché vers », tel un memento qui nous rappelle que notre expérience première est bien celle de la vulnérabilité. Aussi, ne s'agit-il plus seulement de chanter dans la destruction mais aussi de danser, dans un équilibre incertain, au-dessus d'un tombeau.

C'est ce que fait, depuis le 14 janvier 2015, à la suite des attentats contre le journal *Charlie Hebdo*, Nadia Vadori-Gauthier : chaque jour elle danse une minute là où elle se trouve et poste sa vidéo afin de repoétiser le monde dans un geste de résistance. Cette très belle expérience reprend le cheminement du poème vers la danse pour trouver dans l'abîme, le lieu où danser.

<http://www.uneminutededanseparjour.com/le-projet/>

BIBLIOGRAPHIE

- Miguel Abensour, « Post-face » in Theodor Adorno, *Minima moralia*, Paris, Payot et Rivages, 2003
- Theodor Adorno, *Minima moralia*, Paris, Payot et Rivages, 2003
- Jean-Christophe Bailly, *Le propre du langage. Voyage au pays des noms communs*, Paris, Seuil, 1997
- Jean-Christophe Bailly, *L'Élargissement du poème*, Paris, Christian Bourgeois, 2015
- Luc Boltanski, *La Souffrance à distance. Morale humanitaire, médias et politique*, Paris, Métailié, 1993
- Gilles Deleuze, Félix Guattari, *Mille Plateaux*, Paris, Minuit, 1980
- Félix Guattari, *Les Années d'hiver*, Paris, Les Prairies ordinaires, 2009
- Jean-Marie Gleize, *Tarnac, un acte préparatoire*, Paris, Seuil, 2011
- Jean-Marie Gleize, « Opacité critique », in Jean-Christophe Bailly et al. (ss dir.), « Toi aussi tu as des armes », Paris, La Fabrique, 2011
- Jean-Marie Gleize, *Le Livre des cabanes*, Paris, Seuil, 2015
- Donna Haraway, *Staying with the Trouble*, Duke University Press, 2016
- Bruno Latour, *Où atterrir ? Comment s'orienter en politique*, Paris, La Découverte, 2017
- Bruno Latour, « Esquisse d'un parlement des choses », in *Écologie & politique*, 2018/1, no. 56, p. 47-64.
- Marielle Macé, *Sidérer, considérer. Migrants en France*, 2017, Lagrasse, Verdier, 2017
- Marielle Macé, *Nos cabanes*, Lagrasse, Verdier, 2019
- Marielle Macé, « Vivre dans un monde abîmé », in *Critique*, no. 860-861, janvier-février 2019
- Mathieu Potte-Bonneville, *Recommencer*, Lagrasse, Verdier, 2018
- Jacques Rancière, *Politique de la littérature*, Paris, Galilée, 2007
- Voltaire, *Œuvres complètes*, « Œdipe », Paris, Th. Desoer, 1817.

NOTES

1. Marielle Macé, « Vivre dans un monde abîmé », in *Critique*, no. 860-861, janvier-février 2019, p. 3-4.
2. *Ibid.*
3. Bruno Latour, « Esquisse d'un parlement des choses », in *Écologie & politique*, 1/2018, no. 56, p. 47-64.
4. Marielle Macé, *Nos cabanes*, Lagrasse, Verdier, 2019, p. 69.
5. Donna Haraway, *Staying with the Trouble*, Duke University Press, 2016.
6. Marielle Macé, « Vivre dans un monde abîmé », art. cit., p. 3.
7. *Ibid.*
8. *Ibid.*, faisant référence au livre de Bruno Latour, *Où atterrir ? Comment s'orienter en politique*, Paris, La Découverte, 2017. Latour pose le problème en ces termes : « Pour résister à cette perte d'orientation commune, il va falloir atterrir quelque part. D'où l'importance de savoir comment s'orienter. Et donc dessiner quelque chose comme une carte des positions imposées par ce nouveau paysage au sein duquel se redéfinissent non seulement les affects de la vie publique mais aussi ses enjeux » (p. 11).
9. Voltaire, *Œuvres complètes*, « Œdipe », Paris, Th. Desoer, 1817, p. 183.
10. Marielle Macé, *Sidérer, considérer. Migrants en France*, Lagrasse, Verdier, 2017, p. 24. Elle évoque ici l'ouvrage de Luc Boltanski, *La Souffrance à distance. Morale humanitaire, médias et politique*, Paris, Métailié, 1993.
11. Marielle Macé, *op. cit.*, p. 24.
12. *Ibid.*, p. 65.
13. Theodor Adorno, *Minima moralia*, Paris, Payot et Rivages, 2003, p. 9.
14. Miguel Abensour, « Post-face » in Theodor Adorno, *Minima moralia*, *op. cit.* (soit *Minima moralia* soit *op. cit.*), p. 335.
15. *Ibid.*, p. 341.
16. Marielle Macé, *Nos cabanes*, p. 61.

17. Jean-Christophe Bailly, *L'Élargissement du poème*, Paris, Christian Bourgeois, 2015, p. 14 ;15 ;16.
18. *Ibid.*, p. 71.
19. *Ibid.*
20. *Ibid.*
21. *Ibid.*, p. 8.
22. Marielle Macé, *Nos cabanes*, p. 9-11.
23. Jean-Christophe Bailly, *L'Élargissement du poème*, p. 9.
24. *Ibid.*
25. *Ibid.*, p. 57.
26. Jean-Marie Gleize, « Opacité critique », in Jean-Christophe Bailly et al. (ss dir.), « Toi aussi tu as des armes », Paris, La Fabrique, 2011, p. 34.
27. Jean-Marie Gleize, *Tarnac, un acte préparatoire*, Paris, Seuil, 2011, p. 15.
28. Jean-Marie Gleize, « Opacité critique », p. 38.
29. Marielle Macé, *op. cit.*, p. 41.
30. *Ibid.* p. 40.
31. Jean-Marie Gleize, *Le Livre des cabanes*, Paris, Seuil, 2015, p. 20.
32. *Ibid.*, p. 52.
33. *Ibid.*, p. 60.
34. *Ibid.*, p. 54.
35. *Ibid.*, p. 27.
36. *Ibid.*, p. 30.
37. Mathieu Potte-Bonneville, *Recommencer*, Lagrasse, Verdier, 2018, p. 50.
38. Gilles Deleuze, Félix Guattari, *Mille Plateaux*, Paris, Minuit, 1980, p. 382.
39. Félix Guattari, *Les Années d'hiver*, Paris, Les Prairies ordinaires, 2009.
40. Mathieu Potte-Bonneville, *Recommencer*, p. 50.
41. Jean-Christophe Bailly, *L'Élargissement du poème*, p. 15.
42. Marielle Macé, *Nos cabanes*, p. 47.
43. Jean-Marie Gleize, « Opacité critique », p. 42-43.
44. Jean-Christophe Bailly, *Le propre du langage. Voyage au pays des noms communs*, Paris, Seuil, 1997, p. 55-56.